

Parfois, ceux qui me suivent s'étonnent de ma gratuité et de mon quasi-anonymat. Ceux-là, pour apprécier mon travail, ont souvent été surpris que je n'use pas de celui-ci pour me mettre plus en avant et, systématiquement, je leur précise que ce travail — sans que je prétende pour autant qu'il soit des meilleurs — est ce qu'il est parce que je veille justement, à son égard, à me positionner en retrait.

Mais surtout, cet état de fait, à ma sensibilité, m'en suppose un autre, à savoir que pour développer une philosophie dite du réel, ce même réel semble perdre de lui-même si je m'interpose, comme si ce que j'étais n'était pas, par rapport à lui, aussi réel qu'il est, et que ce déficit en moi prélevait en celui-ci ce nécessaire susceptible de compenser, à ce propos, ces mêmes éléments — en l'occurrence en moi — manquants, comme si cette absence en moi parvenait, par le biais de mes interprétations, à instaurer une distance entre le réel et ce qu'il s'avère être pour de vrai.

D'ailleurs, cette particularité se remarque notamment au travers de cette volonté de désirer nommer tout ce qui croise notre regard. L'intitulation, n'en déplaise, est une déformation de ce qui est, à ce point que si vous prenez pour exemple un arbre, le

mot, en français, qui lui est rattaché n'aura qu'à être prononcé pour que ceux qui parlent cette langue se représentent un arbre, sans l'avoir sous les yeux pour autant. Ce même mot « arbre » pourra, à la raison de ceux qui s'expriment en se référant à ce vocabulaire précis, leur suggérer un arbre sans que celui-ci, plus encore, n'ait seulement à exister.

Le langage est autant au service de notre imaginaire qu'il parvient à rendre au réel, par ce qu'il signifie, son exactitude du moment.

Voilà pourquoi je veille à me tenir le plus éloigné possible de ce que le réel me communique, tellement que j'hésite même à employer le terme d'analyse pour souligner mes façons à ce sujet ; je préfère parler de description. Cet état de fait me motive de plus belle à me faire discret, pour ne pas me reconnaître un talent quelconque, ces évidences que je relate se faisant, à mon égard, simplement évidentes, tellement que je n'ai qu'à les transmettre telles quelles ; et plus, à ce propos, je m'efface, plus ainsi ce qui est dit d'elles correspond à ce qu'elles sont.

Mais surtout, il faut admettre que nous sommes, à l'égard du réel lorsqu'il nous plaît de l'évoquer, autant de miroirs déformants, ayant la particularité de considérer ce qu'ils reflètent — au sens quasi propre du

terme — comme autant de réalités dépeignant à elles seules ce que le réel raconte, lui, à partir de lui-même.

Tellement que les commentaires qui s'en suivent détiennent, à notre propre égard, plus d'influence que le réel en personne.

La peinture, par son évolution, nous signifie — notamment par sa transformation accélérée au fil des deux derniers siècles — que nous ressentons comme vital d'avoir, rien que pour nous-mêmes, un genre de réel à notre service, réclamé en priorité pour nous faire aussi existants que ce que le réel permet pour tout ce qui occupe notre dimension, nous non compris.